



Coordonnées 72/18

Alain Willaume

08/01/2021 – 20/02/2021

Galerie La pierre large

25 rue des Veaux

67000 Strasbourg

www.galerielapierrelarge.fr





L'hésitant. Un pont sur la Neva gelée. Saint-Pétersbourg, Russie, 2004.

COORDONNÉES 72/18 est une installation vidéo adaptée du livre éponyme d'Alain Willaume publié en 2019 par Xavier Barral. Usant de la méthodologie et des outils de production de la galerie La Pierre large / Le Lab autour de la monstration photographique, cette installation propose une interprétation inédite du livre nominé pour le prix Nadar en 2019. Cette installation vidéo bénéficie du généreux concours de l'écrivain Gérard Haller et des musiciens Philippe Poirier (voix) et Michel Risse (vent).

Commissariat d'exposition : Bénédicte Bach et Benjamin Kiffel
Conception vidéo : Alain Willaume, Bénédicte Bach et Benjamin Kiffel
Direction artistique du livre : Xavier Barral, Corinne App, Alain Willaume
Textes : Gérard Haller
Lecture : Philippe Poirier
Vent : Michel Risse
Scans : Felix Fouchet, Atelier du Regard.

**ATELIER
EXB**

Avec l'aimable autorisation de l'Atelier EXB / Éditions Xavier Barral, Paris.
Communication EXB : Perrine Somma et Yseult Chehata

Deux tirages photographiques originaux et des macules d'impression sélectionnées sur presse par Alain Willaume sont présentées en contrepoint de cette diffusion vidéo.

Photo de couverture : *La vigie*. Sur le rivage près de Skagen, point extrême nord du Danemark, 1992. Série "*De finibus terrae*".

LES LATITUDES D'ALAIN WILLAUME

Par Benjamin Kiffel

Alain Willaume est un photographe français qu'on ne présente plus. Une carrière riche et longue, un parcours impressionnant, un monument de la photographie. L'an dernier, il a sorti **Coordonnées 72/18**, chez Xavier Barral, un ouvrage avec des morceaux choisis de ses aventures photographiques. Comme des points cardinaux, des années qui séparent la plus ancienne de la plus récente des prises de vues utilisées pour le livre. Un voyage dans le temps donc, aux antipodes également, à la rencontre de paysages sublimes et de gens, de la tension du monde mais aussi de son humanité.

Il y a beaucoup de vie dans ces choix, qui ne suivent pas d'ordre chronologique, et recèlent de ruptures chromiques. La mise en page construit des séquences, des latitudes d'où émergent la poésie, la puissance d'un instantané, tout en ouvrant les perspectives, des regards, de l'émotion. Les textes de Gérard Haller, jouant habilement de ce contre-champ, nous offre un autre horizon.

Il s'agit dans cette exposition, de tenter de mettre en scène ce livre dans ce lieu atypique qu'est la galerie La pierre large, d'inscrire cette narration dans une dynamique, plus proche d'un objet vidéo, avec des textes lus par Philippe Poirier. Offrir un voyage. Une évasion photographique. Une expérimentation.

La photographie d'Alain Willaume, que l'on peut qualifier de classique, avec ses cadrages si soignés qui laissent le champ très ouvert à nos imaginaires. Comme si nous connaissions ces photographies depuis toujours : une évidence. Ces images s'impriment dans nos mémoires, intemporelles, et nous font partager un moment d'exception. L'artiste, qui rajoute une touche expressionniste donnée par le grain de folie du flou s'immisçant de ci de là, transcende le réel, car au-delà de ce que ces images racontent du monde, elles laissent toujours un espace pour faire surgir l'émotion. Le gain du sensible. Un subjectif universel.

Il y a bien une friction entre la lecture du regardant, et l'instant documenté, des compréhensions parcellaires possibles. Et qu'importe finalement, puisque la vérité n'est pas ce qu'il cherche. L'artiste ne met pas en scène la réalité, sauf sur cette fameuse image où il a rajouté un personnage au bord du vide. Il capte un moment, de mélancolie parfois, de solitude, d'évasion. Et la gravant sur pellicule, l'image reste en résonance bien au-delà du moment où elle a été prise. Ces photographies deviennent des échos du monde, un murmure dans la pénombre.

L'artiste aime les contrées lointaines, les noirs sombres, les ambiances peu lumineuses, ses passages à la couleur n'en sont que d'autant plus prégnants. Dépasser le contexte des scènes capturés et bien au-delà du sujet, questionner le spectateur, le surprendre, pour avec une douceur infinie, nous offrir des moments d'éternité.

Alain Willaume nous emmène dans ses latitudes, avec enthousiasme, dans un voyage dont on ne sort pas indemne. La lecture du monde d'un regard humaniste. Un voyage aux confins de la disparition, juste au bout du monde, exactement au bon endroit, à la confusion des sentiments. Sublime et Magique.

WHERE THE SIDEWALK ENDS¹

Par Bénédicte Bach

Coordonnées 72/18. Le titre sonne comme un lieu de rendez-vous mystérieux. Un point sur la carte de l'espace-temps marqué d'une croix noire sur la couverture du livre. Le ton est donné – d'emblée – pour ce voyage à travers le regard d'Alain Willaume. Une errance balisée par des mots – ceux d'Henri Michaux, de David Chandler et de Gérard Haller – entre paysages et portraits qui nous emmène au bord du bout du monde. Sensation vertigineuse d'une finitude infinie.

Sous nos yeux défilent quarante-six ans de photographie, levant le voile sur le monde d'hier à aujourd'hui dans une pénombre silencieuse. Au fil des pages, le regard s'accroche à la lumière, pudique, qui s'en échappe, telle une bouffée d'oxygène. Dans cette quête des bouts du monde, c'est un silence assourdissant qui s'impose. Si le grain des images évoque la trace d'un passé indéterminé, il laisse également apparaître de minuscules interstices au travers desquels surgissent les murmures et les cris, les excès et la folie. Nous sommes au bout du monde, en équilibre, tout au bord, entre passé et futur, dans une réalité irréaliste. Et c'est avec ce vertige au bord du gouffre qu'Alain Willaume nous ramène à l'essentiel. C'est dans le silence et la pénombre du bord du bout du monde que l'on en perçoit le mieux les battements de cœur.

Cette pulsation arythmique permanente marque le temps qui passe tout en l'abstrayant. Au fil des pages, d'une photographie à l'autre, nous sommes dans une succession d'instantanés, une compilation de présents qui s'empilent comme un ensemble de "*je-ne-sais-quoi*"² et de "*presque-rien*"³. Des grands espaces qui nous happent jusqu'aux regards intenses des visages souvent dissimulés, tout nous pousse à regarder plus loin, à s'aventurer au-delà de l'horizon, à plonger dans ces yeux. Les photographies d'Alain Willaume ont un puissant pouvoir d'aspiration. On respire la poussière soufflée par le vent, on entend au loin le bruit du moteur d'un avion, on se laisse envahir par le silence à la tombée de la nuit, à peine troublé par le craquement d'un feu de bois. Et puis il y a ces hommes et ces femmes, desquels jaillit un profond sentiment d'humanité sans pour autant que l'on sache s'ils sont amis ou ennemis. Et, dans le fond, peu importe. La rencontre opère dans une mélancolie partagée tandis que des ponctuations colorées nous ramènent, par vagues successives, sur les rivages du présent en nous replaçant, à chaque fois, dans un équilibre fragile tout au bord du gouffre suivant.

En poursuivant sa quête, obstinément, dans la pénombre des bouts du monde et des zones frontalières, Alain Willaume saisit cet instant de vérité qui se trouve entre ce qui n'est pas encore arrivé et ce qui est déjà passé. En quarante-six ans de photographie, à travers ses explorations, il met la vie en lumière avec toute sa violence, sa force et sa beauté, en utilisant un langage métaphorique puissant. Sans cri, sans bruit, *Coordonnées 72/18* sonne comme une déclaration d'état d'urgence contemplatif. Magistral et impérieux, le vertige est irrépensible.

¹ Poème de Shel Silverstein

² Et ³ Vladimir Jankélévitch

LES VISIONS DU GUETTEUR⁴

Par Nicolas Bézard

Le 25 octobre 2020, quelques jours avant l'annonce d'un deuxième confinement en France...

Commençons par la fin. Ce vis-à-vis sur fond d'encre où affleure la lumière inconstante, grise, épaisse, qui sied si bien à ce photographe des crépuscules. Deux images retenant leur souffle, comme nous retenons le nôtre à l'issue d'une longue et sidérante apnée de près de trois cents pages et presque autant de vies, de nuits, de tâtonnements, de vertiges. Deux silhouettes dressées sous des cieux indécidables – l'une est de fer, l'autre de chair –, trajections possibles parmi les innombrables voies ouvertes, empruntées, parfois refermées par et dans ce livre. Car il existe des images "culs-de-sac", hostiles et sans horizon, qui imposent de rebrousser chemin. Il existe des images "terminus", qui arrêtent le monde, le figent en un instantané qui nous terrifie ou nous débarque, nous laissant seul au bord de l'abîme. Il y en a d'autres enfin qui, levant un peu du mystère enveloppant nos existences, sont susceptibles de nous révéler quelque chose de nous-même.

Tous ces régimes d'images cohabitent dans *Coordonnées 72/18*. Avec le précieux concours de sa graphiste et de son regretté éditeur, Alain Willaume a trouvé le fil invisible qui relie et soutient quarante-six années de photographies, sans jamais que ne soit corrompu le fond d'humanité qu'elles renferment. Ces deux photos terminales – ici les haut-parleurs d'une mosquée aux marches de la Grèce et de la Turquie, là un homme-sentinel sur la pointe septentrionale du Danemark – nous aident à prendre la mesure du chemin parcouru.

Le pieux pylône chargé de colporter le chant de l'homme appelant son Dieu, est un cri.

Le porte-étendard d'une humanité qui s'effiloche, jumelles à la main, comme s'il guettait la catastrophe ou le miracle imminent, est un regard.

Cri et regard. Nuit et brouillard. Le cri invisible des visages masqués, le cri muet des réfugiés, des exilés, le cri humain – trop humain – d'un pantin de bakélite, le rugissement d'un stade, d'un avion, d'une chute d'eau, d'un volcan.

Me revient alors en tête cette idée de François Le Diascorn selon laquelle il y aurait deux types de photographes, *ceux qui enregistrent la réalité et ceux qui (...) projettent – partout où ils vont – leur monde sur le monde*. Les images d'Alain Willaume témoignent du besoin de détacher un lieu, un visage ou un objet du présent auquel il s'amarre, pour l'emmener vers une vérité autrement plus ambiguë – celle d'un imaginaire convoquant aussi bien la peur enfantine du noir que la fascination non moins enfantine pour les cartes de géographie.

Par la grâce d'un regard qui se joue des échelles, court-circuite le temps et aboli les distances, un terril dans le port de Sète se mue en sommet himalayen. Plus loin, là où le photographe s'est arrêté devant des immeubles en construction, nous ne voyons-nous que ruines, désolation, bombardements. Plus loin encore, un gigantesque submersible semble émerger des brumes du temps. Avant de retourner à leurs existences confinées, les rescapés de cette arche triste se rassemblent sur le pont pour respirer, une dernière fois, l'air d'un monde réifié.

Ce vaisseau à la dérive, cette dernière fois, Alain Willaume les aura vu venir de très loin.

Ouvrons les yeux, tendons l'oreille – écoutons ce que les visions du guetteur ont à nous dire.

⁴ Texte écrit le 25 octobre 2020.



Au-dessus de l'ancienne ville minière de Terlingua, Texas, Etats-Unis, 2012. Série "Texachrome".

Stade de La Meinau, Strasbourg, France, 1978. Série "Lieu de plaisir".



Vers l'Irréel

Par Emmanuel Abela

Les images d'Alain Willaume se nourrissent d'autres images, mais également de sons.
Tentative d'éclairage avec une courte playlist indicative.

Soft Machine, *Moon in June* (Third, 1970)

Derrière la cohérence, des bribes d'idées mises bout à bout : une somme conjointe d'inachèvements durant les 19'09 de ce morceau signature sur scène de l'élégant groupe anglais. Et une pirouette souriante pour entamer cette chanson sur la question du besoin réel, "I've got my bird / You've got your man / So else what do we need, really ?" C'était avant la chute. Robert Wyatt, en majesté, ce qu'il est demeuré en parfait danseur, even legless.

Meredith Monk, *Travelling* (Dolmen Music, 1973)

Pourquoi associais-je inmanquablement Alain Willaume au son ? Tout simplement parce je contemplais les affiches et autres images de Musica qu'il produisait dès les années 80. Ce festival qui m'a tant ouvert à la vie, comme cette fois-là, où j'ai découvert l'immense Meredith Monk sur une scène strasbourgeoise, en formation, puis en solo : textures douces, susurrantes ou stridentes pour un voyage autant vocal que plastique.

Brian Eno, *The Big Ship* (Another Green Land, 1975)

Une plongée en mélancolie, cette somme enregistrée en solo par l'ex-laborantin de Roxy Music, ouvre la voie à la modernité. On ne change guère de siècle, mais c'est tout comme : le grand bateau en question fend les océans vers des horizons encore inexplorés. Un œil tourné vers le passé, mais loin de toute nostalgie avec déjà la tentation de l'épure, ce génie absolu de la pop évolue vers un ailleurs insoupçonné.

Kraftwerk, *Neon Licht* (Die Mensch-Maschine, 1978)

Merveille électronique d'un romantisme désuet, cette ode aux lumières de la ville traverse les siècles sans perdre en éclat. Comme dans chacune des trop rares tentatives du quatuor pionnier de Düsseldorf, le mouvement nous entraîne, imperceptible et enveloppant, pour un déplacement chaleureux infini. Dans cette "love song for a modern world", l'urbanité s'en trouve magnifiée, tout comme nos paysages mentaux. À jamais.

Alain Bashung, *L'Irréel* (L'Imprudence, 2002)

Serait-ce la plus belle chanson du grand Alain Bashung ? Sans interroger Alain Willaume – dont on sait que *L'Imprudence* constitue l'un des disques de chevet –, nous ne serions pas loin de le penser, plaçant *L'Irréel* là-haut, au firmament. La montée ultime des cordes sur une rythmique syncopée nous foudroie tant elle dit la réalité de l'instant : "Un jour j'irai vers l'irréel / un jour j'irai vers une ombrelle / y seras-tu / y seras-tu / y seras-tu."

Julie Byrne, *Sleepwalker* (Not Even Happiness & Rooms with Walls and Windows, 2017)

La traversée des contrées sans fin, loin de toute apparence, mais si près de la vie. Celle que l'on perçoit, au-dessus du fil. En funambule. Abandon, fuite en avant, de manière volontaire et solitaire, comme si rien d'autre n'avait d'importance. Au détour d'une corde, pincée avec une pointe d'insouciance. En funambule. Le voyage se fait en quête de rêves nouveaux et d'une nécessaire libération. En funambule.

Mammal Hands, *Into Sparks* (Captured Spirits, 2020)

Étincelles, éclats de lumière, fragments dispersés à travers l'horizon. Comme autant de constellations. Le temps était celui d'avant, il n'est pas encore celui d'après, et pourtant. Même si l'inquiétude demeure avec ce trio jazz, l'ouverture est là, brève et fulgurante ; elle crée une brèche dans la nébuleuse, comme un faisceau dissonant, si appréciable parce que seule clé de la vérité.



Borne sur la route Srinagar-Leh, en surplomb du monastère de Lamayuru. Ladakh, Etat de Jammu-et-Cachemire, Inde 1998. Série "De finibus terrae".



Un homme écoute la retransmission d'un match de football près de Land's End, Cornouailles, Grande-Bretagne, 1991. Série "De finibus terrae".

ELEMENTS BIOGRAPHIQUES

Loin de toute notion documentaire, la métaphore habite le travail d'Alain Willaume. Expérimentateur de formes, il développe une œuvre singulière en prise avec le monde qu'il sillonne et observe depuis de nombreuses années, interrogeant la pratique même de la photographie. Sous l'influence de longs voyages et à l'écart des courants, il dresse une cartographie personnelle faite d'images énigmatiques et engagées qui toutes racontent la violence et la vulnérabilité du monde et des humains qui l'habitent.



Epandeur de pesticides au Port aux pétroles. Strasbourg, France, vers 1985.

Membre du collectif Tendance Floue depuis 2010, Alain Willaume est photographe, commissaire d'exposition indépendant et enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure d'Art de Nancy. Entre 1979 et 1990, il a vécu et travaillé à Strasbourg où il a initié plusieurs projets-phares et a collaboré avec nombre d'institutions culturelles. Sa dernière monographie, *Coordonnées 72/18* a été publiée aux Editions Xavier Barral (Paris) en janvier 2019. Il collabore la même année avec Wadji Mouawad, auteur-metteur en scène et directeur de La Colline, théâtre national (Paris) pour une installation photographique et avec le graphiste Pierre di Sciullo pour la communication du théâtre.

Il a remporté le Prix Kodak de la critique photographique ainsi que le premier prix du Sony World Photography Award 2011 catégorie Portraits. Il a été l'un des commissaires du programme d'expositions INDIA qu'il a initié aux Rencontres d'Arles 2007 et a dirigé l'ouvrage *India Now: Nouvelles visions photographiques de l'Inde contemporaine* publié par Thames & Hudson et Textuel en 2007.

www.alainwillaume.com

TENDANCE > FLOUE

L'ECHO DES MEDIAS

Going through this impressive collection of images is also expanding the understanding of what documentary means (...) A lesson in honesty that leaves us alert.

PH MUSEUM

Une œuvre minérale, organique, hantée par une ombre récurrente (...) et symbole d'un monde proche du point de bascule

POLKA

Au plus palpable du vestige existentiel. (...) On se trouve rarement face à un ouvrage qui a, à ce point, trouvé sa forme, sa texture pour transmettre une œuvre existentielle dont la constante ambivalence des images crée le doute, excite l'imaginaire et provoque la méditation. On en ressort secoué.

L'HUMANITÉ

Un homme s'est aventuré jusqu'aux limbes et en est revenu. André Tarkovski n'est pas loin, Francis Bacon non plus.

BEAUX ARTS MAGAZINE

Cette monographie somptueuse, radicale, très noire, permet de comprendre pour la première fois peut-être à quel point le travail du photographe se situe à la jonction de la révélation et du néant, du visible et du trou noir.

L'INTERVALLE

Une traversée méditative et sensible dans un univers qui sort droit d'un regard résolument unique.

L'ŒIL DE LA PHOTOGRAPHIE

Ces images sont comme une lecture à voix basse du réel. Elles ne crient jamais.

FRANCE CULTURE, OLIVIA GESBERT

Tendu et noir comme un mauvais rêve (...) ce livre nous invite à un rude voyage aux confins de nos mondes intérieurs. Pas sûr qu'on en revienne indemne !

NATACHA WOLINSKI

Une incantation magique aux lisières du monde, des noirs et blancs magistraux et des éclairs de couleurs désarmants.

RÉPONSES PHOTO

Ces images sont équivoques, et c'est toute leur puissance.

FRANCE CULTURE, MARIE RICHEUX

On se sent lâchés n'importe où, dans le nu de la Terre, face à nous même, à notre fin, à celle de notre planète, inéluctables. L'expérience procurée par la lecture de cet ouvrage est forte. Violente. (...) Il y a du Lynch, du Antonioni, du Herzog, dans l'œuvre de Willaume.

LE MONDE DE LA PHOTO

Ces images soucieuses sont celles d'une fuite en avant à la découverte des bordures du monde.

VIRTUTE

Fleurs obscures à la sidération douce, ces photographies reviennent du fond du puits de feu ancestral comme un pan de l'immémorial...et peut-être de ce que fut le monde au sortir d'Eden.

9 LIVES



Le LAB, clé de voûte de la galerie La pierre large

En 2019, la galerie La pierre large devient le laboratoire de l'image contemporaine : **le LAB**. Fruit d'une réflexion permanente, à la croisée des problématiques inhérentes aux artistes, d'une exigence curatoriale et de la relation avec le public, le LAB prend une forme associative et vient renforcer les moyens d'action de la galerie. Au-delà d'un aspect organisationnel, le LAB est un moyen d'affirmer clairement le soutien aux artistes et à la création avec l'attribution de bourses d'expositions significatives et de conditions de monstration respectueuses du travail des artistes invités. Le LAB offre également un cadre unique dans lequel le volet curatorial est assuré par les deux artistes Bénédicte Bach et Benjamin Kiffel. Une autre façon de partager et de donner à voir la photographie plasticienne et la vidéo expérimentale à travers le prisme du regard exigeant de plasticiens engagés. Ce travail à quatre mains et deux têtes est également mis au service des actions de médiation construites pour des publics variés (scolaires, étudiants, salariés ...) au fil des expositions. Désormais, le LAB a vocation à porter les expositions des artistes invités au sein de la galerie comme les événements hors-les-murs.

Soutenir la création, élargir ses horizons, transmettre des émotions

Galerie La pierre large
25 rue des Veaux
67000 Strasbourg
du mercredi au samedi
16h – 19h
www.galerielapierrelarge.fr
06 16 49 54 70

Avec le soutien de

